

LAURA GONZENBACH

*Peppe le sagace*  
*et autres*  
*Contes siciliens*



**Traduits et présentés  
par Claude et Corinne Lecouteux**

IMAGO



*Peppe le sagace*  
*et autres*  
*Contes siciliens*



LAURA GONZENBACH

*Peppe le sagace*  
*et autres*  
*Contes siciliens*

Traduits de l'allemand et présentés  
par Claude et Corinne Lecouteux



AUZAS ÉDITEURS

IMAGO

## REMERCIEMENTS

*Un grand merci à Stefano Mangano (Cefalù, Paris)  
qui nous a aidés à comprendre certaines formules et  
traditions siciliennes, à Philippe Gontier (Graulhet)  
qui nous a prêté les ouvrages de sa riche bibliothèque.*

ISBN : 978-2-84952-990-4  
© Éditions Imago, 2019  
7 rue Suger, 75006 Paris  
Tél : 01-46-33-15-33  
info@editions-imago.fr  
www.editions-imago.fr

## *Introduction*

Fille de Peter Viktor Gonzenbach (1808-1885), citoyen suisse que les Siciliens appelaient Don Vittorio, et de Julie Aders (1806-1847), Allemande originaire d'Elberfeld, Laura Gonzenbach est née en 1842. Elle suit son père à Messine où il s'installe comme agent commercial d'entreprises textiles. Ses parents eurent sept filles, dont trois décédèrent en bas âge, et un fils qui mourut à l'âge de vingt et un ans. À la mort de sa mère, c'est sa sœur Magdalena, née en 1831 et fondatrice de la première école de filles de Sicile, qui s'occupe de l'éducation de Laura Gonzenbach car elle connaît les arts, les lettres et les sciences.

En 1869, Laura Gonzenbach épouse le colonel italien François Laurent La Racine (1818-1906), originaire de Savoie, et part peu après à Naples avec lui. Elle aura cinq enfants. On ignore les circonstances de sa mort à Messine en 1878.

On en sait un peu plus sur l'activité de collectage de Laura Gonzenbach grâce à Otto Ludwig, théologien et historien<sup>1</sup>, qui, à la demande de Don Vittorio, vint occuper le poste de ministre du culte protestant, à Messine, en 1860. Ludwig réclama des contes à Laura Gonzenbach pour le deuxième volume de son ouvrage, *Images culturelles et historiques de la Sicile*, qui parut en 1869, car il avait l'intention de les publier en appendice de son ouvrage. « Après avoir surmonté les premières difficultés pour trouver de bonnes conteuses, lui répondit-elle, je dispose maintenant d'une telle quantité de contes que je peux vous en adresser un bon nombre. » Elle lui envoya une dizaine de textes, dont la variété reflète aussi l'histoire de la Sicile qui vit passer sur son sol Grecs, Romains, Arabes, Espagnols, mais aussi dans les troupes d'Alphonse, roi d'Aragon, des auxiliaires

1. Ludwig s'interrogeait sur « le sentiment national actuel régnant sur l'île, sur la persistance de vestiges de la vie spirituelle des peuples vivant là autrefois, sur les changements qu'ont connus les sentiments spirituels, apparemment bien plus forts qu'ils n'auraient dû l'être », ainsi que sur les sentiments moraux des habitants.

albanais, normands, français, autrichiens et anglais, qui ont marqué les traditions locales. Ajoutons les Lombards que l'empereur Frédéric II transplanta sur l'île en 1237, et nous aurons une image des influences qui ont marqué les contes siciliens.

Les livres ont leur destin, et celui de Laura Gonzenbach en a connu un bien singulier : rédigée en allemand, la première édition partielle en italien, due à sa grand-mère Renata La Racine, parut en 1964. Toutefois, il fallut attendre 1999 pour que Luisa Rubini publie la traduction italienne complète des contes<sup>1</sup>. Puis Jack David Zipes traduisit l'œuvre en anglais<sup>2</sup>...

### *L'édition du recueil*

Otto Ludwig demanda à Reinhold Köhler (1830-1892)<sup>3</sup>, ethnologue, philologue, bibliothécaire de Weimar et grand connaisseur des contes, de superviser l'édition à laquelle il ajouta de nombreuses notes. C'est lui qui choisit l'ordre de présentation des textes, regroupant les récits apparentés, « ce qui entraîne une certaine monotonie dans certaines parties du livre », remarque Ludwig dans la préface. C'est pour cette raison que nous n'avons pas repris quelques histoires dont les variantes n'intéressent que les spécialistes.

#### • LES CONTES

Grâce à Ludwig, on sait que Laura était une excellente conteuse et qu'elle tira ses informations de paysannes dont on connaît les noms<sup>4</sup> ;

1. Laura Gonzenbach, *Fiabe Siciliane*, rilette da Vincenzo Consolo, éd. Luisa Rubini, Roma, Donzelli editore, 1999.

2. *Beautiful Angiola : The Great Treasury of Sicilian Folk and Fairy Tales Collected by Laura Gonzenbach*, translated and edited by Jack David Zipes, New York, Routledge, 2004.

3. On lui doit plusieurs ouvrages dont *Zur Märchenforschung*, Weimar, Emil Felber, 1898.

4. Gua Bastiana (Viagrande près d'Acì Reale), Gua Nunzia Giuffridi, Gua Lucia, Gua Cicca Crialesi (Borgo, près de Catane), Donna Antonia Centorrino, Elisabetta und Concetta Martinotti, Francesca Rusullo et Peppina Guglielmo (Messine), Caterina Certo (de San Pietro di Monforte). Certaines de ces femmes disaient reprendre des contes qu'elles avaient entendus d'autres conteuses, comme cette paysanne de Randazzo (au pied de l'Etna).



seuls quelques hommes sont évoqués, comme Alessandro Grasso, paysan de Blandano, près de l'Etna, qui lui narra des histoires qu'il tenait de sa mère.

Lors de son séjour printanier dans une maison de campagne proche de Naples, Laura Gonzenbach poursuivit sa collecte et recueillit beaucoup de contes et de légendes chez les gens simples et chez des petits-bourgeois habitant les pentes sud-est de l'Etna, à Catane et à Aci Reale. Elle écrivit ceci à Ludwig :

« Je dois encore vous dire que j'ai fait tout mon possible pour rendre aussi fidèlement les contes qu'ils m'ont été narrés, mais je n'ai pu rendre le charme particulier de la façon dont les Siciliennes les content. La plupart racontent avec une vivacité infinie, vivant l'histoire, faisant avec les mains des gestes significatifs, se levant de temps en temps et, s'il le faut, déambulant dans la salle commune. Elles n'ajoutent jamais un "il dit" car elles marquent toujours le changement de locuteur par leur intonation, ce qui n'exclut point l'utilisation démesurée de *dici*, par exemple : *O figghiu, dici, come va, dici, pi stiparti, dici, sulu, sulu dici, etc.* »

Laura Gonzenbach n'a pas édulcoré les fruits de sa collecte, contrairement aux frères Grimm dont les contes visaient un public d'enfants et devaient donc ne rien comporter de choquant. On est frappé par la cruauté de certaines histoires où un maître bat ses élèves, où un brigand dénude, attache à un arbre et fouette une jeune femme, où un homme est découpé en morceaux et salé, où un autre est démembré, où l'un des supplices récurrents est d'être bouilli dans de l'huile, et où les souverains menacent de vous décapiter si vous ne vous pliez pas à leur ordre...

Un leitmotiv est la magie, essentiellement pratiquée par de méchantes sorcières<sup>1</sup>, qui sert aussi bien à endormir qu'à faire oublier, enlever une personne, ou empêcher un accouchement. En filigrane des histoires se lit une évidente peur des sorts. À côté d'objets magiques bien connus — nappe magique, pelote ou flûte qui fait danser —, nous rencontrons une guitare qui réveille les morts et des ciseaux qui fonctionnent tout seuls. Les baguettes magiques permettent de faire jaillir des fontaines d'huile et de vin, un palais, d'exaucer les souhaits, etc.

Tout aussi récurrentes sont les plaintes ou les remarques amères et

1. *Mavara, magara*, alors que la magicienne est appelée *maga*.

désabusées qui concluent les contes, opposant le bonheur et la richesse des protagonistes à la pauvreté du conteur et de ses auditeurs. Elles s'expriment par des formules telles que : « Nous n'en eûmes, / n'en tirâmes aucun profit ; nous en fûmes pour nos frais ; tous vécurent heureux, sauf nous. » La critique sociale est sous-jacente dans les portraits de certains monarques qui se comportent comme des tyrans.

Les personnages des contes sont des rois — potentats exigeants et cruels —, des princesses, des princes, des paysans, des ermites toujours secourables, le diable qui incite à pécher, des brigands, des sorcières jeteuses de sorts, des belles-mères cruelles, des fées, des ogres et des géants. Certains contes, comme celui de *Sorfarina*, sont énigmatiques et attestent la rationalisation d'êtres mythiques... Les animaux secourables possèdent des dons surnaturels, et le dragon est le seul animal fantastique mis en scène.

L'originalité des contes siciliens transparaît dans nombre de motifs et par une forte empreinte du christianisme<sup>1</sup> : la Vierge Marie qui ouvre une auberge, une reine qui est fécondée par le soleil, la résurrection d'un mort haché menu, des épreuves singulières comme aller recueillir la sueur d'une enchanteresse ou devoir manger la jambe d'un mort, l'intervention de saints, les métamorphoses en tous genres... De ce fait, ils sont animés par une vie intense qui séduit celui qui les découvre.

#### • LA TRADUCTION

Nous traduisons le recueil publié à Leipzig en 1870 ; il comporte deux parties de cinquante-six et de trente-cinq contes, parmi lesquels nous avons fait un choix car il y a de nombreuses variantes d'un même conte type et beaucoup sont déjà connues, *Le Petit Tailleur*, par exemple. Enfin, nous indiquons entre parenthèses le numéro des contes de l'édition originale.

1. Voir, par exemple, les contes n° 66, 67, 71-72 qui remontent à des *exempla* du Moyen Âge.

## Liste des abréviations

Outre les abréviations ci-dessous, les noms des auteurs renvoient à la bibliographie.

AT : AARNE Antti, THOMPSON Stith, *The Types of the folktale*.

BP : BOLTE POLIVKA, *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Gebrüder Grimm*.

Cpf : DELARUE Paul, TÈNÈZE Marie-Louise, *Le Conte populaire français*.

CPF\* : TÈNÈZE Marie-Louise, BRU Josiane, *Le Conte populaire français : Contes-nouvelles*, t. IV, 2.

Dauphiné : Joisten, *Contes populaires du Dauphiné*.

EM : *Enzyklopädie des Märchens*.

Gobi : JEAN GOBI, *Scala cæli*.

HdM : BOLTE & MACKENSEN, *Handbuch des deutschen Märchens*.

KHM : Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*.

KHM Cr : Grimm, *Contes pour les enfants et la maison, contes retranchés*.

Mlex : Walter Scherf, *Märchenlexikon*.

Motif : THOMPSON Stith, *Motif-Index of Folk Literature*.

TU : TUBACH Fr. C., *Index exemplorum*.

\* signale quelques variantes et parallèles dans d'autres recueils.

 introduit des références bibliographiques.

Cf. devant « motif » signale qu'il s'agit d'une variante.

Les numéros suivant les noms d'auteur renvoient aux numéros de contes figurant dans leur recueil (voir bibliographie).



## *Première partie*

### 1. LA FILLE AVISÉE DU PAYSAN

Un jour, un jeune roi alla à la chasse. Le soir venu, il se rendit soudain compte qu'il était séparé de sa suite et que seul son coureur<sup>1</sup> était encore près de lui. Il fit bientôt nuit et ils ne purent trouver le chemin du retour dans cette épaisse forêt. Ils errèrent plusieurs heures avant d'apercevoir une lumière au loin. S'approchant, ils virent une maisonnette et le roi envoya son coureur réveiller ses habitants. Celui-ci heurta à la porte, et le paysan qui habitait là demanda :

« Qui frappe si tard ? »

— Sa Majesté le roi est dehors, répondit le valet, et il ne retrouve pas le chemin de son château. Pouvez-vous lui donner le gîte et le couvert ? »

Le paysan ouvrit vivement la porte, réveilla sa femme et sa fille, leur demanda de tuer une poule et de la préparer. Lorsque le souper fut prêt, ils prièrent le roi d'accepter le peu qu'ils pouvaient lui offrir. Le monarque prit la poule et la découpa. Au père il donna la tête, à la mère, les blancs, à la fille, les ailes, à son coureur, les pattes et garda pour lui les cuisses<sup>2</sup>. Puis ils allèrent tous se coucher, mais la mère interrogea sa fille :

« Pourquoi le roi a-t-il partagé la poule de cette façon-là ? »

— C'est évident, répondit-elle. Il a donné la tête à mon père parce qu'il est le chef de famille ; il vous a donné les blancs parce que vous êtes une petite vieille ; à moi les ailes parce qu'un jour je m'envolerai, il a gardé les cuisses pour lui car c'est un cavalier, et il a donné les pattes à son coureur pour qu'il puisse courir d'autant plus vite. »

Le lendemain matin, ils présentèrent un petit déjeuner au roi et lui indiquèrent le chemin du retour. Arrivé au château, le souverain prit un beau coq rôti, un gros gâteau, un tonnelet de vin et douze *tari*, appela son

coureur et lui ordonna de porter le tout aux paysans et de les assurer de sa reconnaissance. La route était longue, le coureur était fatigué et il eut bientôt faim. Finalement, il ne put résister, coupa la moitié du coq et la dévora. Au bout d'un moment, il eut soif et but la moitié du vin, puis il poursuivit sa route et, considérant le gâteau, pensa : « Il est certainement bon », et il en mangea aussi la moitié. Puis il songea : « Pourquoi devrais-je m'arrêter en si bon chemin ? Je dois faire la même chose pour tout », et il prit six des douze *tari*. C'est ainsi qu'il finit par arriver chez le paysan et lui remit le demi-coq, la moitié du gâteau, la moitié du tonnelet de vin, et six thalers. Le paysan et sa famille furent enchantés de l'honneur que leur faisait le souverain et chargèrent le coureur de lui transmettre leurs remerciements. Mais lorsque la fille vit qu'il n'y avait qu'une moitié de tous les présents, elle dit au coureur qu'elle voulait lui confier un message particulier pour le roi et qu'il devrait le répéter mot pour mot. Il promit et elle commença : « Tu dois d'abord lui dire :

*Chiddu chi a notti canta  
O Diu, menzu pirchè ?  
La luna a quinta decima<sup>3</sup>,  
O Diu, menza pirchè ?  
Stuppatu susu e jusu  
O Diu, menzu pirchè<sup>4</sup> ?  
Li dudici misi di l'annu  
O Diu, sei pirchè ?*

« Pourquoi mon Dieu, celui qui chante  
à la nuit tombée, n'est-il qu'une moitié ?  
Pourquoi mon Dieu, la Nouvelle lune,  
quinze jours après, n'est-elle qu'une moitié ?  
Pourquoi mon Dieu, bouché en haut et en bas,  
n'y a-t-il que la moitié ?  
Pourquoi mon Dieu, les douze mois de l'année  
ne sont-ils que six ? »

— Peux-tu retenir ceci ?

— Bien sûr, répondit-il.

— Alors, tu lui diras aussi : la lune en son deuxième quartier, mon Dieu, pourquoi n'est-elle qu'une moitié ? Peux-tu retenir cela aussi ?

— Certainement !

— Alors tu ajouteras : bien que fermé en haut et en bas, il ne contenait que la moitié. N’oublieras-tu pas ?

— Certes non !

— Pour finir, tu lui diras : mon Dieu, l’année a pourtant douze mois, alors pourquoi six ? »

Le coureur promet de tout rapporter avec exactitude et se mit en route en répétant continuellement les paroles pour ne pas les oublier.

Une fois revenu auprès du roi, ce dernier l’interrogea :

« T’es-tu bien acquitté de ta mission ?

— Oui, Votre Majesté, et je dois aussi vous transmettre un message de la fille du paysan. Tout d’abord elle a dit : “Pourquoi mon Dieu, celui qui chante à la nuit tombée n’est-il qu’une moitié ?”

— Quoi, s’écria le roi, aurais-tu mangé la moitié du coq ?

— Ah, Majesté, répondit le coureur, écoutez d’abord mon message. Puis elle a dit : “La lune en son deuxième quartier, mon Dieu, pourquoi n’est-elle qu’une moitié ?”

— Quoi, s’écria le roi, tu as aussi mangé la moitié du gâteau !

— Ah, Majesté, laissez-moi achever. En troisième, elle a dit : “Bien que fermé en haut et en bas, il ne contenait que la moitié.”

— Quoi, s’écria le roi, tu as bu la moitié du tonnelet de vin !

— Ah, Majesté, laissez-moi terminer mon message. Enfin elle a déclaré : “Pour finir, tu lui diras : mon Dieu, l’année a pourtant douze mois, alors pourquoi six ?”

— Ainsi tu as aussi volé la moitié des thalers ! s’écria le roi<sup>5</sup>. »

Alors le coureur tomba à genoux et pria le monarque de lui pardonner. Enchanté par l’intelligence de la jeune fille, le souverain pardonna à son serviteur. Il envoya à la demoiselle une belle voiture remplie de beaux vêtements et la prit pour femme.

*Iddi ristarū felici e cuntenti*

*E nui ristammu senza nenti.*

« Ils vécurent heureux et comblés  
mais nous n’en avons pas profité. »

Ce partage est déjà attesté au XIV<sup>e</sup> siècle chez Jean Gobi (*Scala coeli* n° 206<sup>6</sup>), mais il s’agit d’une oie, et chez Francesco Sacchetti (nouvelle 123 et *Sermoni evangelici*), chez Pauli (*Schimpf und Ernst* n° 58<sup>7</sup>), dans la *Mágus saga* (chap. 4)<sup>8</sup>.

📖 R. Köhler, « Nasr-eddin Schwänke », in Theodor Benfey, *Orient und Occident*

*insbesondere in ihren gegenseitigen Beziehungen*, Göttingen, Dieterich, 1862, t. I, pp. 444-448 ; BP 2, pp. 349-373 ; HdM 1, pp. 195-197 ; Mlex pp. 692-695 ; EM 1, col. 79-85.

## 2. MARIA, LA MÉCHANTE BELLE-MÈRE ET LES SEPT VOLEURS

Il était une fois un homme dont l'épouse était morte et qui avait une petite fille appelée Maria. Celle-ci alla apprendre la couture et la broderie chez une femme qui, chaque soir quand elle rentrait chez elle, lui disait : « Salue bien ton père de ma part ! » Devant une telle amabilité, l'homme pensa : « Elle ferait une bonne épouse », et il l'épousa. Mais par la suite, elle se montra hostile envers la pauvre Maria, car les belles-mères sont ainsi depuis toujours ; pour finir, elle ne la supporta plus.

« Elle mange trop de pain, dit-elle à son mari, nous devons nous en débarrasser <sup>1</sup>.

— Je ne veux pas tuer mon enfant, répondit-il.

— Emmène-la demain avec toi et abandonne-la, elle ne retrouvera pas le chemin de la maison. »

Le lendemain, l'homme appela sa fille et lui dit : « Nous allons partir et emporter notre déjeuner. » Il prit une grosse miche de pain et ils se mirent en route. Maria était avisée et avait rempli ses poches de son. Comme elle marchait derrière son père, elle en jetait de temps en temps une poignée sur le sol. Au bout de plusieurs heures, ils parvinrent en haut d'un escarpement, l'homme laissa tomber la miche et s'écria :

« Ah, Maria, le pain est tombé !

— Père, je vais aller le chercher. »

Elle descendit la pente et ramassa la miche mais, quand elle remonta, son père était parti et elle se retrouva seule. Elle commença à pleurer car elle était très loin de sa maison, en un lieu totalement étranger. Toutefois, pensant aux poignées de son, elle reprit courage et, suivant leur trace, elle finit par arriver chez elle tard dans la nuit <sup>2</sup>. « Ô père, pourquoi m'avoir laissée seule ? » L'homme la consola et lui parla jusqu'à ce qu'elle fût rassurée, mais la belle-mère était furieuse que Maria ait retrouvé son chemin et, au bout d'un moment, elle répéta à son mari qu'il devait l'abandonner dans la forêt <sup>3</sup>.

Le lendemain, il appela sa fille et ils se mirent en route. Il portait à nouveau une miche de pain, mais Maria oublia d'emporter du son.